

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 22 (1884)  
**Heft:** 6

**Artikel:** Onna gajure  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-188144>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

mon portrait. J'avais suffisamment posé comme cela.

Comble de fatalité!... La porte était fermée à double tour! Le photographe, distrait, préoccupé m'avait fait prisonnier!...

J'appelai avec rage: Hé! Hé!.. Je frappai des pieds et des mains: « Ouvrez donc! C'est un peu fort!... Il n'y a donc personne dans cette maudite baraque! »

Tout fut inutile. J'étais trop éloigné de la partie habitée, trop près du ciel, hélas! en cette fâcheuse occurrence. J'expomai les lieux, allant de droite et de gauche, bousculant les chaises, croyant m'ouvrir une issue et n'ouvrant que des armoires. C'est ainsi que je pénétrai dans la chambre noire où l'artiste procédait au lavage et à la préparation de ses clichés; mais rien, pas un trou, sauf une cheminée et une lucarne s'ouvrant de bas en haut comme une tabatière. Impossible de m'échapper par là, à 80 pieds au-dessus des humains, qui, libres comme l'air, grouillaient là bas dans la rue.

En sortant de cet obscur réduit, mes yeux rencontrèrent la photographie d'un dandy, la cigarette aux lèvres, une badine à la main et semblant me dire: « Tu as l'air de t'amuser, l'ami? »

Je ne te mens pas, continua Monsieur D., après un silence et le temps de vider notre troisième verre, je restai là pendant deux longues heures; assez, n'est-ce pas, pour me rendre fou, pour avoir la tentation de mettre le feu à la maison!...

Enfin!... enfin j'entends le bruit d'une clé dans la serrure; c'était mon geôlier, mon persécuteur qui rentrait... Impossible de parler, les paroles me restaient à la gorge. Mon indignation, mon regard courroucé le troublerent: « Mille et mille excuses, monsieur, me dit-il, une affaire de famille..., des circonstances exceptionnelles..., je vous ai complètement oublié!... Nous allons nous hâter, ce sera très vite fait; veuillez s'il vous plaît vous asseoir ici.

— Allons donc! je n'en veux plus, c'est indigne, inqualifiable! Je manque le train, je manque un rendez-vous, je manque tout!... Laissez moi sortir d'ici et que je n'y rentre jamais!...

— Je vous le répète, monsieur, j'en suis vraiment désolé et je vous supplie de vous asseoir; c'est l'affaire d'un instant.

Le pauvre homme paraissait si profondément navré de cette malencontreuse aventure que je ne pus résister. Mais aussi représente-toi quelle figure, furieux comme je l'étais!

Telle est cette photographie qui m'a été envoyée quelques jours plus tard à titre d'épreuve. Je n'ai pas besoin de te dire ce que j'ai répondu au photographe qui me demandait en même temps s'il pouvait en tirer une douzaine. C'est la seule que je possède et il est fort probable que je m'en tiendrai là.

L. M.

### Que c'est bête!

Voici les réflexions très justes, que fait Coquelin cadet, de la Comédie-française, à propos de cette expression :

« On voit souvent des gens qui, après s'être dilaté la rate à l'audition d'une drôlerie regrettent leur dilatation et se disent: « Que c'est drôle, mais que c'est bête! » Il ont tort, ce n'est pas bête.

Dans aucun cas, ce qui fait rire n'est bête. Ce n'est pas bête d'amuser et surtout de s'amuser; ce qui est stupide c'est de ne pas s'amuser!

Du moment qu'une chose — qualifiée d'idiote — vous emporte dans un éclat de rire, soyez persuadés qu'elle n'est pas bête! Si elle n'avait été que bête, elle ne vous aurait pas fait rire.

Il faut en finir avec cette mauvaise plaisanterie qui consiste à s'écrier: « Mon Dieu, que c'est inepte! Et peut-on rire de cela? »

Oui, l'on en peut rire et beaucoup! Tout ce qui touche la rate: la bourde épaisse, la fantaisie échevelée, le mot baroque, le geste étonnant, la grimace imprévue, la folie froide, la sentence dogmatiquement imbécile, l'expression superlifcoquenteuse, le terme impropre, le coq-à-l'âne forain, l'adjectif abracadabrant, l'interjection à rebours — tout ce qui part — à l'improviste, non pas de l'esprit pur si vous voulez, — mais du tempérament, de la nature, du flegme ou du sang, et qui en une seconde évoque à nos yeux la vision bouffonne qui détermine le rire, — non, messieurs, cela n'est pas bête!

C'est pourquoi les petites choses qu'on qualifie si commodément de stupides, après en avoir ri, ont une plus grande importance qu'on ne se l'imagine! Elles ont une vraie force, une puissance indéniable: bouffonneries, pitreries, clowneries, de quelque nom qu'on les appelle, qu'importe! Il faut les saluer si elles font rire — que leur comique soit haut ou bas, il faut les estimer: elles nous consolent des faux importants et des prud'hommes que nous heurtions à chaque pas sur notre chemin.

Ayons donc une légitime reconnaissance pour le rire, qui démasque notre gravité et nous secoue joyeusement sur notre base d'homme sérieux!

Le rire rafraîchit, épanouit, rajeunit. Aims le rire — qui réunit une salle entière dans une fraternité de plaisir, le rire qui tue les imbéciles, le rire qui fait oublier les soucis, qui retrempe la bonté d'un être et dispose son cœur aux épanchements salutaires, le rire qui fait zigzaguer le ventre, et délivre la tête des fumées mélancoliques, le rire qui mouille les mouchoirs et les parquets, le rire qui nous fait vivre sans remords, — le rire: véritable hygiène de l'existence!

### Onna gajure.

On officier français ein garneson pè Thonon, avai lo diablio po adé frémà oquì avoué sè cameràdo, que cein amenàvè soveint dài tsecagnès eintrè leu quand cllião qu'aviont perdu renasquàvont dè payi, et n'iavai quasu pas dè senannès sein que y'aussè on duet perquie. Cein ne poivè pas mé dourà dins; assebin lo colonet qu'etâi trâo boun'einfant et que ne poivè pas férè façòn dè stu gaillâ, sè peinsà dè lo férè tsandzi dè garneson po-lô corredzi. L'ein dese dou mots à n'on collégue, on vilhio grognard qu'etâi on tot rudo et que lâi fe: Einvoyi lo mè pî!

lai vu prao férè passà sa poueta mouda, à cé mele-bâgroc.

L'est bon. L'officier ein quiestion reçâi lè z'oodrè dé parti dein on autre pousto, et ein arreveint que lai fe, son nové colonet lo fâ veni vers li et lai dit : Parait que pè Thonon y'avâi soveint dâi tsecagnès pè rapoo à vo, po cein que vo z'eimbétâ lo mondo avoué voulrès gajurès. Ora n'est pas question : appreni que ne vu rein dè cé commerce pèce et faut que cein vo passâi, kâ à quiet cein vo sai-te ?

— Eh bin, mon colonet, se repond l'officier, su pourro, et vo sédè que la pâye n'est pas forta, et coumeint ne pario què quand su sù dè gâgni, ne paison jamé et cein mè fâ adé cauquiès centimes que ne sont pas dè mépresi.

— Ta, ta, ta, tot cein est bon à derè ; mà lo vo dio, ne vu rein dè cé commerce ; se vo z'ètès pourro, n'est pas dè ma fauta, et ne vu pas, oùdè-vo, dè ellia poueta mouda dè frémâ permî mè z'officiers, et se vo z'ai lo malheu dè désobéi, gâ lo clliou.

— Tot parâi vo z'ètès bin séviro, mon colonet, mà vouaïque ! compreigno : l'est cé coup dè sâbro que vo z'ai reçu derrâi lo dou, ein Crimée, que vo z'eingrindzè adé et que vo fâ étrè tant rudo.

— Coumeint, on coup dè sâbro derrâi lo dou ! tsancro dè dzanliâo que vo z'ètès, crâidè-vo que mè su sauvâ dè devant l'ennemi po avâi reçu on coup dè derrâi ?

— Ne dio pas ; mà la balâfra fâ foi.

— La balâfra ! voudrè bin savâi se y'ein é iena ique iò vo ditès ?

— Parait bin què oï, se lai fâ l'officier, et d'ailleu à la guerra on ne fâ pas adè coumeint ou voudrâi.

— Caisi-vo berdeclliet ; vo ne sédè pas cein que vo ditès !

— O que cha ! et vo pario po millè francs que le lai est.

— Totsi la man ; po mille francs quèna.

L'est bon. Lo colonet débotenè sa tuniqua, son gilet, son tiu dè tsaussès, trait totès sè z'hardès, virè lo dou à l'officier et lai fâ :

— Eh bin ! la vaidè-vo ?

— Ma fâi, mon colonet, y'é perdu, n'ia min dè balafra.

— Ah ! ah ! vo vâidé bin.

Lo colonet sè revitè, tandi que l'officier so de sa catsetta on beliet dè banqua dè millè francs, que pousè su la trablia.

Lo colonet lo preind et fâ à l'officier : mè peinso que cein vo servetrà d'aleçon, avoué voulrès gajures. Ora vo pâodè allâ...

Cauquiè temps ein après lo colonet reincontrè son collègue dè Thonon, que savâi tota l'affèrè et que lai dit :

— Ah l'est dinsè que vo vo tserdzi dè corredzi lè dzeins ! Vo z'einvouio on gaillâ po lai férè passâ sa mouda dè frémâ, et lo premi affèrè que vo fédè c'est de frémâ oquie avoué li.

— Oh bin vâi mà l'a perdu mille francs.

— S'ein fot pas mau, repond son collègue. Dé- vant dè parti dè Thonon, l'a frémâ po trâi millè francs avoué sè camerado què lo premi iadzo que vô verrâi vo volliâvè férè trairè voutra tsemise, dé-

vant li ; et se l'a perdu avoué vo, gagnè onco dou millè francs.

— Gè bougro quie !

#### LE DÉVOUEMENT DU GUIDE.

Il n'y a pas, dans toute la chaîne montagneuse des Pyrénées, de route à la fois plus sauvage et plus pittoresque, plus abrupte et plus étroite que le lacet à méandres infinis qui serpente depuis la route de Barèges jusqu'aux sommets où dort le lac d'Escoubous.

Les ânes qui hissent les excursionnistes dans ces parages désolés ont le pied sûr et marchent en tâtonnant le sol avec prudence, évitant les éboulements produits par l'infiltration des eaux à travers le versant rocheux, se défiant des rocs qui surplombent et des pierres aux assises douteuses.

Les bonnes bêtes, patientes et lentes, courbent la tête sous l'éperonnement et les coups de badine dont les enfants téméraires les harcèlent pour hâter leur marche, mais elles n'ont pas un mouvement de colère, et se gardent dans leur sagesse passive, de faire le plus petit soubresaut. Un faux pas causerait la mort certaine de la monture et du cavalier.

Aussi ne se hasarde-t-on guère dans la montagne sans se faire accompagner d'un guide, un de ces hommes aux jarrets de fer, qui connaissent la montagne mieux qu'un pâtre ne connaît la prairie.

Les guides formeraient à eux seuls une physionomie particulière aux Pyrénées. Ils sont les rois indispensables des villes d'eaux, d'où une caravane ne saurait partir sans eux à la découverte d'une cascade, d'un point de vue ou d'un lever de soleil.

Le mollet serré dans des guêtres d'où sort le pantalon bouffant, le buste emprisonné dans une veste brune sous laquelle, par l'échancrure de devant, fulmine un gilet écarlate, la tête coiffée du bérêt béarnais bleu ou rouge, le fouet en main, ils passent dans les boyaux balnéaires qu'on appelle des villes avec un air conquérant et crâne, comme s'ils menaient leur escouade de baigneurs maladifs à la prise d'une citadelle. Les plus riches disposent de chevaux. Les plus pauvres suivent à pied les enfants qu'on leur confie et qui sont montés la plupart du temps sur les ânes les plus doux, nés dans le pays.

Charlot était des plus pauvres.

Quoiqu'il eût dix-sept ans à peine, il était déjà coté dans les environs de Barèges et de Saint-Sauveur comme l'un des meilleurs guides de la contrée. Enfant de montagnards, il avait vécu sa jeunesse au-dessous des glaciers du pic de Gers, et par d'étranges et rares nécessités de déplacement chez les peuplades des montagnes, il était venu avec ses parents habiter Luz, où il avait grandi jusqu'à dix ans. L'enfant, dans ce climat plus chaud, presque un climat de jardin, dans cette nature tranquille et plantureuse de parterre soigné que chauffe le soleil à pleins bâsiers de rayons, ne trouva pas l'aliment nécessaire à sa rude nature hasardeuse ; il eut peur, — on l'eût cru, — de se rammolir à ce voisinage de la plaine, et voir les cimes en levant la tête ne lui suffit plus ; il voulut les escalader, les parcourir, les examiner, les fouiller, se promener dans leur chevelure d'arbres verts et laisser glisser sur leurs glaciers éternels son débile pied d'enfant. A dix kilomètres à peine de Luz, après Saint-Sauveur, quand sa course s'égarait dans les ravins du Bastan, il découvrait du regard les approches du grand cirque neigeux de Gavarnie, et son cœur battait aux écroulements d'avalanches qu'il croyait entendre lorsque l'hiver faisait résonner sur Luz coquette un orage enfantin d'Italie.

Dans ses échappées de gamins, il s'était faît le pied aux